## CHAPITRE I

IL SONNE À MA PORTE PAR JOUR DE GRAND TANGAGE. Hier, c'était force sept sur l'Échelle de Boisfort. L'identifie d'un regard. Le type même de l'emmerdeur. Anorak et casquette américaine. Un dossier sous le bras. (Un gros, façon acte d'accusation de Milosevic.) Ses petits yeux de souris me fixent derrière leurs doubles foyers. Je regrette déjà de lui avoir ouvert. Mais il est le plus rapide. Me balance mes nom et prénom à la figure. (Mode interrogatif. Peut-être une chance de m'en tirer.)

– Non, non ! y a erreur... Moi j'suis juste le concierge. Suis là pour arroser les plantes...

– Sauf votre respect, on peut voir votre portrait chaque semaine dans le journal...

(Il rit. À la réflexion, ce n'est pas vraiment un rire. Plutôt une sirène. Haut-le-cœur. Je bats en retraite vers les gogues. Sans doute prend-il ça pour une invitation à me suivre. Quand je relève la tête de la cuvette, il est là, planté dans le couloir comme épouvantail en plein champ.)

– Suis malade, faut pas rester là.

(Je lui annoncerais la mort d'Antoine Weachter que ça ne l'intéresserait pas plus.)

– J'admire beaucoup ce que vous faites. Et j'ai justement ici quelque chose qui devrait vous enthousiamer...

(Estomac en vrac. Plié en deux. Avec ce qui me reste de force, je pourrai encore lui rentrer dans le bide. Le crâne comme un bélier. Ça nous mettrait à égalité. Le problème c'est que ce gus a une tronche à toucher l'AAH. Cogner un handicapé, c'est du ferme à tout coup. Même sans antécédents.)

– Cinq minutes, pas une de plus !

– Vous verrez, cher Monsieur, vous ne le regretterez pas.

(On pénètre dans le saint des saints. Burlingue sweet burlingue. La terre m'abandonne. J'en appelle aux murs. En vain. M'écroule sur mon siège.)

– Si vous déplacez les livres, là, vous pourrez vous asseoir.

– C'est exactement ainsi que je l'imaginais...

– Quoi ?

– Mais, notre rencontre, bien sûr ! Votre intérieur vous ressemble trait pour trait.

(J'ignore à quoi, au juste, il fait allusion. La peinture écaillée du plafond ? La poussière sur les étagères ? La fenêtre qui laisse passer l'air – encore frais – du morne mois de mai ? Ouais, tout ça c'est moi.)

– OK, j'écoute...

(La vérité est plus complexe. Vomir m'a soulagé. Je veux pousser mon avantage. Oublier un instant mon corps, cet alambic défectueux.)

– C'est au sujet du pape...

(À la bonne heure ! Dans l'état où je me trouve, je dois pouvoir en rire.)

"L'homme n'est pas celui qu'on croit...

(Qu'a-t-il donc à se reprocher, le vieux bougre ? J'imagine une sale affaire... Les confessions brûlantes d'une Lewinski en cornette...)

"... en fait, voyez-vous, il s'agit d'un imposteur...

(Ce n'était que ça ? J'aurais dû m'y attendre. La semaine dernière, me suis coltiné une ménagère bien décidée à tout faire pour empêcher l'assassinat de Jean-Pierre Pernaut par la mafia tchétchène. Quinze jours plus tôt, c'était celui qui sait que "le-ministre-de-l'Intérieur-sodomise-des-boucs-dans-les-caves-de-Matignon-avec-Pascal-Sevran"... C'est là le sort des journaleux, interlocuteurs obligés des paranos en tous genres et autres revendicatifs neuneux. Parce que ces gens-là, un pied à peine en dehors de l'HP, n'ont de cesse de partager les terribles secrets dont ils se croient dépositaires. Des boucs, je vous demande un peu...)

"... ne dites rien ! Vous allez comprendre...

(D'un geste las, je lance l'ordinateur. Le temps que Windows me joue son petit couplet et je double-clique sur le fichier *ad hoc* : "Témoignages pathologiques"... J'y inscrirai tout à l'heure son blaze. Une

habitude. J'ai toujours tenu registre des dingues qui s'adressent à moi.)

"... le Grand Schisme d'Occident, cela vous dit évidemment quelque chose...

(Je ne l'écoute déjà plus. En loucedé, me connecte au web : grossespoitrines.com. Ça mange pas de pain.)

"... comme tout un chacun le sait, la papauté procède d'une lignée apostolique ininterrompue depuis l'apôtre Pierre. "Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église", Mathieu, 16 : 18, n'est-ce pas ? Et si je vous disais, cher Monsieur, qu'en 1394 l'édifice a été secoué par un violent séisme...

(Le "Sondage du jour", c'est : "Les préférez-vous en pomme ou en poire ?" Il faut en passer par là pour accéder à "La photo de la semaine". Je coche "en poire".)

"... une forfaiture spirituelle ! Voilà ce que fut l'élection d'Urbain VI. D'un point de vue théologique, la chose est indiscutable...

(Megavixen. Porno vintage. Remboursez !)

"... et c'est pourquoi la légitimité de Benoît XIII et de ceux qui lui ont succédé en secret ne fait aucun doute... C'est à eux et à eux seuls que revient le trône de Pierre !...

(Bon. Question mammaire, rien de neuf sous le soleil virtuel. Quand je repose les yeux sur l'autre engeance, c'est pour découvrir qu'il a ôté sa casquette, dévoilant de la sorte une sémillante coupe au bol.)

"...rendez-vous compte des bouleversements qu'entraînerait pareille révélation ! En Afrique, par exemple, des millions de croyants pourraient se ranger derrière le vrai pape s'il venait à se dévoiler...

– Parfait ! Je vous remercie. Vous allez me laisser vos coordonnées et je vous recontacterai...

– Désiré ! Désiré Cailleron, 9 rue des Croix Couchées. Je vous remets ces quelques documents. Je les ai préparés tout spécialement à votre attention. Vous verrez, cher Monsieur, on ne peut plus considérer le monde de la même façon après ça...

– J'en suis sûr. En attendant, je vous raccompagne.

(Avant que je ne claque la lourde, il me précise avec force courbettes m'avoir choisi pour ma "personnalité particulière..." :)

– Seul un athée est susceptible de faire éclater la vérité, dit-il encore.

*Vlaaaaam !*

So long, Désiré.

En un éclair, me débarrasse de son précieux dossier. (J'ai pour ce genre de chose un musée des horreurs.) Dans l'appartement flotte une odeur aigrelette. Acétone et pouilly-fuissé régurgité. Je cavale à la cuisine. (Sandya doit passer avant midi.) Produits d'entretien aux abonnés absents. (Sandya, c'est la fille la plus jolie qu'il m'ait été donné de serrer dans mes bras.) Pas même une éponge. (Si possible, j'ai l'intention que ça dure.) Ma tronche dans le miroir. (De moins en moins John Lennon. De

plus en plus Sid Vicious.) Décide d'un repli stratégique.

Alors, je griffonne deux, trois conneries d'usage au dos d'un prospectus Leclerc que je punaise à ma porte. Ça dit :

***MA P'TITE CAILLE***
***RENDEZ-VOUS AUX VOLTIGEURS***
***JE T'AIME***

## CHAPITRE XIII

9 HEURES DU MAT'. Banlieue bordelaise. Zone d'Activité Commerciale. Sur les ondes, la Fipette de service annonce 31° dans un sourire entendu. Tu m'étonnes... Depuis que j'ai passé la Loire, le cagnard a entrepris sur ma personne une expérience de déshydratation systématique. (Résistance. Hier soir, au Buffalo Grill, j'ai éclusé un litre de vin californien frais et sucré en matant les jambes des serveuses — la mini pour tout le monde, c'est dans la convention collective ? Dernières douceurs avant le grand saut.) Direction l'horizon. Via Toulouse. Je scrute la signalétique. Déçu de n'y découvrir à l'instantané aucune toponymie exotique. (Réminiscence d'une très lointaine enfance — quand, à peine parti, il vous tarde d'arriver : "C'est encore loin ?" Souvenir d'adolescence — où l'on voudrait faire plier la réalité : "M. Spock, téléportation !" Entre moi et la route, tout un passif.) Je file un 140 nerveux. (Sous l'effet de cafés machine avalés à la suite — hôtel pour VRP ; étrange

B & B où le p'tit déj' n'est pas compris.) Deux heures et la Ville rose. Périphérie. "Serrez à droite." Barrière de péage. CRS à l'affût du gros poisson. La Taunus définitivement tricarde au Contrôle technique. Je passe comme menu fretin. Pied au plancher. Et touche au Pays cathare. Une pensée pour Sanguydoni. Dont le numéro s'affiche, redondant, désespéré, à l'écran de mon portable. Boîte vocale. Injoignabilité organisée. Pourquoi épiloguer ? ("Le bigo de Mgr Manson correspond à un plâtrier retraité de Rouperroux-le-Coquet ? Tu es sûr ?") La montagne déjà dans le paysage. Si lointaine pourtant qu'on croit ne jamais l'approcher. En attendant, la mer. Cent bornes et la frontière. Cap psychologique. Michemin. Faut le dire vite ! Petit arrangement avec l'impatience. Surtout ne pas visualiser la carte. Ne pas compter les kilomètres. (Quatre canettes agonisent à la place du mort. À huit on y verra plus clair.) La radio joue un hit calibré. Brusquement interrompu. Fréquence autoroutière. Priorité à l'info. Carton sur l'A9. Poids lourd en feu au km 273. Bouchon en cour de formation. Les yeux plissés au risque de les garder bridés. Pas le temps d'apercevoir les fumées du brasier. "Dernière sortie en France : 1000 m." OK. Clignotant. Le type des ASF sue la mouise dans sa cahute. On se comprend d'un regard – chaque pore de ma peau transformé en goutte-à-goutte accéléré. Interlude bucolique. La plaine bombardée d'ultraviolets. Vignes prometteuses. Cerisiers

comblés. Rentes arboricoles à perte de vue. En profitent, deux, trois bleds mijotant dans leur jus. (Cinq degrés de mieux depuis ce matin.) Les lacets, je ne compte pas. (Contreforts annoncés, enfin.) Ça devient sérieux. Précipice sur la droite. Pour alternative, la paroi rocheuse qui s'effrite. Grillage anti-éboulis que lestent en tronçons des rails de chemin de fer menaçants. Épée de Damoclès pour conducteur anxieux – j'en suis ! 1309 mètres et un col. Gravement civilisé. Marché frontalier du tabac détaxé et de l'alcool frelaté. Pas même l'idée d'une pause. Je laisse mes 90 chevaux dévaler. Portable qui bipe. Changement de réseau. Mini message : "Bienvenue en Espagne !" Éléments de décors pré-maastrichtiens. Agences de change qui ne changeront plus. Postes de douanes fantômes. Comme les baraques d'une fête foraine à l'abandon. Taguées de rouge : "Welcome to Africa". La Jonquera. Babel des gros culs. Parkings à l'infini. Stations-service. Restos routiers. Supermarchés. En enfilade. Dentiste. Sex-shop. Ville champignon pour passage obligé. Sans transition, la cambrousse. À l'ombre des roseaux, quelques putes sur des pliants. Sculptures modernes en vis-à-vis. Blocs de béton accentués de métal rouillé. La couleur est ailleurs. Champs de colza. Bleus de chauffe au débauché. Ouvriers agricoles transpirant sur le bas-côté. En embuscade, la Garde Civile. Dispositif en trois bandes. Je ralentis à l'invitation d'un fusil à pompe calmant la mesure comme un lent métronome. Pour

acides. La pompe qui se bloque. Dotée, elle, d'un système anti-refoulement. J'insiste. M'asperge l'entrejambe. La goutte, le vase. J'offre au fier goudron espagnol une quantité indéterminée de bière française à pas cher. Tout est OK. Les gardiens du temple, là-bas, ne m'ont pas vu gerber. Caisses. Visa. Parking-tonnelle à l'ombre d'une façon de pyramide aztèque. Marches à la volée sous le regard suspicieux de vigiles en kakis. Menottes et matraques qui s'ennuient. ("Non, non, les gars, ma dégaine ne doit rien à l'incontinence" — d'ailleurs, pourquoi le cacher ? à 40° passés, je serais bien en mal de pisser.) Air conditionné. Je grelotte. Glacé de transpiration. On peut boire et manger. Juste trois cafés. La télé diffuse une chaîne locale. Quelque chose de Barcelone. Je ne veux pas voir plus. Repère spatio-temporel. Deux heures. "J'y suis dans deux heures." Comme un mantra. Le psalmodie au rythme de ma tachycardie. Et repars. Trois voies qu'occupe aux deux tiers une noria de camions. Zones de travaux en pointillés. Échangeurs à ne pas louper. Slalom à haut risque. Espace vital menacé d'écrasement. On se croirait dans un jeu vidéo. Mais c'est ma chair, ce sont mes os. Plus envie d'ingurgiter. Seulement en réchapper. J'intègre ma douleur comme donnée positive au problème. La souffrance est l'apanage des vivants. Petits instants rouge sang. Je pense à Sandya. Urgence. La baiser une fois encore. Avant la mort. Parce que je vais mourir, c'est sûr. Là, sur l'asphalte. Comme un

m'inscrire en d'autres lignes de mire. Pistolets-mitrailleurs hérissant une chicane d'estafettes. Au pas. Derrière des verres fumés, on évalue mon rapport à l'actualité. Ecstasy ? ETA ? J'en suis pas. Signe de la main : "Dégagez !" Voiture rapide en aval pour qui anticiperait. (C'est tout ? Les yeux au ciel. Non, pas d'hélicoptère.) Alors je m'enfonce au désert. Monts pelés. Câbles téléphoniques ondulant sur des poteaux de bois. Ne manquent que coyotes et serpents à sonnette. L'angoisse qui prend comme venin. Lentement distillé. (Quatre heures que je roule. De moins en moins sûr d'y arriver.) Pour antidote, j'attaque ma cinquième bière. À température. Retrouver l'autoroute, vite. "Barcelona 160." C'est par là. J'emmanche l'autopista. Ici, pas d'états d'âme. Ça passe ou ça casse. Dans le rétroviseur, des formes aveuglantes en approche. BMW ou Mercedes argentées glissant sur le revêtement surchauffé. Frôlements et queues de poisson étudiées. Délit de plaque étrangère. La bêtise humaine à l'étalage. Bien achalandé ! Adrénaline à la hausse. Encore et encore. Après l'esprit, le corps qui trahit. Cervicales plombées. Lombaires à la ramasse. Interruption involontaire du supplice. La jauge dans le rouge. Première bretelle. Sanctuaire pour conducteurs en sursis. Me découvre fondu au siège. Jean et T-shirt trempés d'une sueur confinant à la glu. M'extrais en grande déroute. Hagard jusqu'au derrick. Puanteur d'essence. À l'écœurement. Retour du houblon. Remontées

acides. La pompe qui se bloque. Dotée, elle, d'un système anti-refoulement. J'insiste. M'asperge l'entrejambe. La goutte, le vase. J'offre au fier goudron espagnol une quantité indéterminée de bière française à pas cher. Tout est OK. Les gardiens du temple, là-bas, ne m'ont pas vu gerber. Caisses. Visa. Parking-tonnelle à l'ombre d'une façon de pyramide aztèque. Marches à la volée sous le regard suspicieux de vigiles en kakis. Menottes et matraques qui s'ennuient. ("Non, non, les gars, ma dégaine ne doit rien à l'incontinence" — d'ailleurs, pourquoi le cacher ? à 40° passés, je serais bien en mal de pisser.) Air conditionné. Je grelotte. Glacé de transpiration. On peut boire et manger. Juste trois cafés. La télé diffuse une chaîne locale. Quelque chose de Barcelone. Je ne veux pas voir plus. Repère spatio-temporel. Deux heures. "J'y suis dans deux heures." Comme un mantra. Le psalmodie au rythme de ma tachycardie. Et repars. Trois voies qu'occupe aux deux tiers une noria de camions. Zones de travaux en pointillés. Échangeurs à ne pas louper. Slalom à haut risque. Espace vital menacé d'écrasement. On se croirait dans un jeu vidéo. Mais c'est ma chair, ce sont mes os. Plus envie d'ingurgiter. Seulement en réchapper. J'intègre ma douleur comme donnée positive au problème. La souffrance est l'apanage des vivants. Petits instants rouge sang. Je pense à Sandya. Urgence. La baiser une fois encore. Avant la mort. Parce que je vais mourir, c'est sûr. Là, sur l'asphalte. Comme un

pauvre animal ayant cru pouvoir traverser. Tout ça pour un pape ! Qui ne l'a peut-être jamais été. Enfin si. Ou non. Sans importance. Lâcher prise. J'attends le coup de grâce. Pas vu venir l'éclaircie. Tarragona. Plus un chat. Ou presque. Un égaré de loin en loin. Les bahuts ont disparu. Aspirés, il faut croire, par quelque embranchement capital. Le ruban qui se déroule pour moi seul. Je cale l'aiguille sur 90, incapable de mieux. Réflexes aux abonnés absents. Impression de roue libre. Pas fini pour autant. Dernière ligne droite qui joue les prolongations. Terre orangée que lèche en intermittence le bleu Méditerranée. Bosquets calcinés. Reste à payer pour sortir du cauchemar. Petite route de campagne ordinaire. Pancartes : "Camping du Pape de la mer", "Hôtel Papa Luna"... "J'y crois pas", dirait quelqu'un que je connais. Mais je suis seul. À Peñiscola. L'ultime refuge de Benoît devenu station balnéaire façon Costa Dorada. Bourgade sans surprise. Rues commerçantes débouchant sur la "promenade". Dix kilomètres de sable fin filant vers le nord. Le départ du bazar surplombé d'une ville close bâtie à flanc de rocher. Au sommet du promontoire, la forteresse.

Contact.

Frein à main.

Je pleure longuement, la tête entre les mains.